

Mascarade

Nicolas Chalifour

Numéro 156, automne 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93415ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chalifour, N. (2019). Mascarade. *Les écrits*, (156), 20–22.

MASCARADE

J'ai mis bas le masque, et puis je l'ai remis.

Comme ça c'est mieux.

Comme ça je suis le masque.

—Fernando Pessoa

La brise qui entre par les larges fenêtres de l'atelier fait à peine remuer les gerbes blanches plantées sur la tête du vieillard. Au-dessous, il y a sa figure impassible, comme taillée dans le marbre, et, un peu plus bas, à la surface de l'établi, ses mains qui palpent une pièce de bois recouverte de cuir, y sculptent les traits d'un visage. Ses pouces aux phalanges noueuses travaillent la peau, allongeant le nez, composant une joue dont ils accentuent la saillie ou étendent un méplat alors que ses ongles épais burinent le cuir, creusant ici l'arcade sourcilière ou marquant là le sillon d'une ride.

Tout autour de ce vieil artisan qui façonne patiemment son masque, il y a, touffue et bigarrée, la haie des étudiants qui, dans un ravissement commun, épient en silence le va-et-vient précis, la savante chorégraphie exécutée par ces mains d'un autre âge. Les regards convergent, ils sont rivés sur les gestes, touches et pressions quasi chirurgicales que les doigts calleux orchestrent dans la lumière tiède, blancheur oblique de cette fin de jour de juin. En retrait de ce cercle hirsute, éphémère jardin à l'anglaise fleuri de jeunes êtres, un autre homme observe la scène, mais le regard de ce spectateur isolé, lui, flotte. Ses yeux naviguent, allant de la pièce et des doigts qui la pétrissent à la tête sculpturale de l'artisan, puis des visages concentrés des étudiants aux dizaines de masques de formes et genres variés qui jonchent, en périphérie, les étagères, armoires et bords de fenêtres de l'antique atelier. Négligeant les considérations immédiatement pédagogiques que son rôle de professeur devrait lui imposer, l'homme est ailleurs et c'est plutôt à des préoccupations d'écrivain qu'il se laisse aller, basculant dans le champ des inquiétudes qui, sauvages et incessantes, sont les siennes.

Il est bien sûr témoin, comme le chœur muet de ses étudiants, de l'étonnante naissance qui, s'accomplissant devant lui, n'a rien de banal. Il assiste lui aussi à la spectaculaire transformation de cette tête encore vierge sur laquelle la lente inscription de traits prépare la venue d'une figure, l'invention d'un personnage. Pourtant, il est préoccupé par autre chose, troublé par l'observation qu'il vient de faire quelques minutes plus tôt, alors que le vieil artisan, faisant circuler quelques-unes de ses œuvres, exposait à l'assemblée les rudiments de sa *technè*. C'est qu'alors, en examinant de près

l'une des pièces qu'on se passait de mains en mains, un *maschera di Scaramuccia*, il a pu tâter l'envers du masque et y déceler les formes d'un autre faciès, celui de l'acteur pour lequel le masque avait été créé. Les formes du visage de cette personne se fonderaient donc parfaitement dans celles de l'artifice lorsqu'en s'y logeant elles s'y grefferaient. Pour l'homme, cette découverte toute simple est un éblouissement, et il demeure curieusement bouleversé par le fait que le masque porte déjà, avant même de devenir l'instrument d'un quelconque travestissement, l'inscription d'un être réel dont il est le moule.

Cet accès soudain à l'envers insoupçonné d'un décor qu'il croyait connaître, c'est-à-dire la vue de l'empreinte d'un vrai visage incrusté au revers d'un autre, d'un faux, cette tête de Scaramouche, et le fait de sentir du bout de ses propres doigts cette trace réelle gravée dans le bois et dissimulée, en creux, sous le luisant relief du cuir, le fascinent. Prendre connaissance de ce croisement qui, par le passage du concave au convexe, instaure une étrange inversion dont il ne soupçonnait pas même jusqu'alors la possibilité, lui inspire un vertige et le sentiment que quelque chose de puissant est sur le point de lui être révélé, quelque chose comme la représentation concrète d'une intuition qui aurait été jusque-là confinée au domaine de l'indicible.

Au seuil de cette imminente épiphanie, l'homme est parcouru d'un frisson fondamental, mais, comme le veut la tradition, tout demeure en suspens. Malgré sa fébrilité, il ne dispose que de signes confus d'un oracle mollement murmuré, quelques miettes de madeleine mouillée dans les paumes tendues de dissonantes pythies. Quoi qu'il en soit, tout cela l'excite comme une veille d'orage, tend ses nerfs comme les premiers vers d'un tragique aveu.

Puis, derrière le rideau de sa raison, les masques sortent des coulisses pour venir tourner sur la scène de son imaginaire. Leurs visages de cuir, déformés par la vélocité des parcours giratoires, distendent leurs traits, décomposent leurs grimaces et tordent leurs sourires. Altérés de la sorte, ces visages en viennent à former, par glissements, détours et petites métamorphoses, les têtes de ses personnages, constituant la population complète de ses fictions. Cette horde chimérique se dresse alors entre lui et le monde, entre les mondes enchevêtrés de son univers romanesque et celui, maintenant distant, presque hors de portée, de l'atelier où il se trouve.

Ce genre de *komos* intime n'a rien de neuf pour cet écrivain fragile, ce professeur en cavale. Il a l'habitude de basculer dans les tableaux que sont pour lui les espaces qu'il traverse, de choir dans le fatras de rêves envahissants et de s'abandonner, satire agité, à l'ivresse que distillent ses terribles

cauchemars. Mais il y a, cette fois, le tenant cabré au cœur de son chaos, l'idée de cette empreinte, de cette figure qui, camouflée sous la surface de chacun de ses personnages, ne serait plus pour lui celle d'un comédien destiné à leur donner corps, mais bien la sienne, celle de l'auteur qui, condamné à leur donner naissance, se trouverait aussi porté par eux, séquestré en eux.

Ce qui désormais le hante est donc la révélation de cette nature trouble, inversée, de cette relation entre le revers, où une véritable empreinte se trouve incrustée en négatif, et la face positive du masque, où le mensonge s'expose sans gêne et sans scrupules. Il voit maintenant dans le masque une manifestation matérielle, tangible du problème vieux comme le monde qui l'obsède : ce grand jeu par lequel un auteur n'en finit jamais de se livrer tout en se déroband, sa vaine dissimulation derrière la silhouette tramée de personnages qui non seulement le dévoilent mais aussi le transforment dans le mouvement de la parade et des infinis dérapages de la fiction.

L'homme, sur le point de comprendre enfin ce que ses personnages, eux, savent depuis l'origine, chancelle. Gonfle alors en lui la conviction que ce n'est jamais que sous le masque et par ces cavités oculaires qu'y creusent là-bas, dans le réel, les doigts habiles du vieil artisan, qu'il peut, lui, entrevoir le monde et tenter de donner un sens aux êtres et aux choses qui l'encombrent. Il se sent toucher le fond de son drame et conçoit désormais l'ampleur de son aveuglement devant un monde toujours mis en scène. Il prend ainsi la mesure de son incapacité à ne connaître les choses autrement qu'à distance, à l'écart et à travers les fissures et les lézardes, tapi derrière ce qui est percé, crevé et abymé.

Il songe enfin à Œdipe, monstre familial exposant son *fatum* depuis les profondeurs de sa catastrophe, mais, n'y voyant que du Freud, il se résigne à descendre des gradins de sa conscience et à déposer le masque. Regagnant alors le cercle de ses étudiants, l'homme reprend son rôle.

*Bois de Vincennes, juin 2018 –
Petite-Patrie, mars 2019*